



Pour Jacques Lacarrière

Textes parus au cours de l'année 2015

Michel Le Bris, écrivain, directeur du festival « Étonnants Voyageurs »

Il fut de l'aventure Étonnants Voyageurs

dès la première édition, et n'en manqua pas une seule, comme il fut de l'aventure de la revue *Gulliver* née en avril 1990 qui rassembla tous les écrivains fidèles de Saint-Malo autour de cette idée d'une littérature « voyageuse, aventureuse, soucieuse de dire le monde ». C'est donc tout naturellement qu'il était devenu membre (un membre très actif, toujours pétillant d'idées) de l'association Étonnants Voyageurs. Et le public le retrouvait chaque année avec bonheur au café littéraire avec Maëtte Chantrel, à la Tour des Moulins avec son complice en poésie Yvon Le Men, où Sylvia Lipa, sa femme, et lui enchantaient le public par leurs lectures, et dans de multiples rencontres, évocations, débats qu'il illuminait de son humour et de son immense érudition.

« Illuminait » : c'est le mot juste. Il était un de ces rares écrivains qui savaient faire de leur savoir de la lumière. Et nous gardons en souvenir quelques instants de grâce, comme à Sarajevo, où il avait bouleversé le public par un magnifique hommage à Danilo Kis, ou cette « rencontre d'amitié » autour de Nicolas Bouvier, avec Jacques Meunier et Gilles Lapouge, les complices de toujours – tant d'autres encore, qu'il faudrait citer... Il avait la grâce.

Un immense écrivain. Amoureux fou de la Grèce, bien sûr, où il aura passé une bonne partie de sa vie, mais aussi del'Inde, on le sait moins (parti pour l'Inde, il était tombé malade à mi-chemin, nous racontait-il, et avait ainsi découvert la Grèce, et lorsqu'à sa deuxième occasion de la découvrir, il était de nouveau tombé malade, il y avait vu comme un signe).

De l'Anatolie, de l'Égypte, des mondes celtiques (à preuve *La Forêt des songes*, fantaisie autour des thèmes arthuriens auxquels il tenait beaucoup), passionné par le bouddhisme comme par les gnostiques. Il était, au-delà de la Grèce, profondément, un « **homme du monde** ».

La manière française de tout cataloguer l'associe quasi exclusivement à la Grèce.

À tort. Reste donc encore à prendre la mesure de son projet : à travers les cultures,

les paysages et les chemins du monde, dessiner les contours d'une métaphysique de l'imagination créatrice. Autrement dit : par le travail de l'écriture, réenchanter

continûment le monde. Un homme du monde, oui. Aimant la vie, le vin, les amis, bref, le «bel aujourd'hui » : la plongée dans les cultures du passé n'était pas chez lui un refuge, mais une manière de donner sens, profondeur, intensité, couleurs au présent : « J'aime le siècle où je suis né, disait-il : je m'y sens bien et je n'ai jamais feint, comme tant d'autres, de m'y croire inadapté ou exilé. »

Pour un numéro de la revue *Gulliver* consacrée à la littérature de voyage, il avait proposé cette introduction, qui le résume si bien : « Le but du voyage ?

Aucun, si ce n'est de perdre son temps le plus féériquement possible. Se vider, se dénuder et, une fois vide et nu, s'emplier de saveurs et de savoirs nouveaux. Se sentir proche des Lointains et consanguin des Différents. Se sentir chez soi dans la coquille des autres. Comme un bernard-l'hermite. Mais un bernard-l'hermite planétaire. Ainsi pourrait-on définir l'écrivain voyageur : « Crustacé parlant dont l'esprit, dépourvu de carapace identitaire, se sent spontanément chez lui dans la culture des autres ». »

Texte paru dans l'album *Étonnants Voyageur, 25 années d'une aventure littéraire*, Hoëbeke, 2015.

Jacques Lacarrière : étonnant voyageur, éternel éveillé

Son "Bel et vivace aujourd'hui" paraît dix ans après la disparition de celui qui fut l'un des piliers du festival Étonnants Voyageurs, à Saint-Malo.

Auteur : Valérie Marin La Meslée

- Support : [Le Point](#), 23 mai 2015
- Rubrique : Ce Bel et Vivace Aujourd'hui

"Ne lâchons pas la proie du soleil et des mers pour l'ombre de l'ordinateur", écrivait [Jacques Lacarrière](#) dans l'un des inédits qui paraissent autour de son *Bel et vivace aujourd'hui* réédité (éd. Le Passeur). En couverture, la superbe photo de Sophie Bassouls dit la jubilation de l'instant dont il avait le don : celui d'être poétiquement au monde, passé, ou présent, qu'il s'agisse de dialoguer avec [les Grecs](#), de raconter son séjour au mont Athos, de rendre accessible à tous la grande aventure des gnostiques, de partager joyeusement sous sa plume enchantée un savoir encyclopédique.

Dix ans après sa mort et quatre-vingt-dix ans après sa naissance, l'auteur de *L'Été grec* est à lire et à relire sur tous les chemins d'une oeuvre ouverte, sensuelle et profondément humaine. "La modernité vieillit, mais la créativité n'a pas d'âge", dit Adonis, cité par Lacarrière dans cet opus où il écrit aussi sur le charme des éoliennes, le paysage d'une raffinerie de pétrole, les incongruités de l'homo sapiens doté d'un téléphone portable, la bande dessinée, les transports, les dragons...

Ce bel et vivace aujourd'hui, préface de Pascal Dibie, éd. Le Passeur, 315 pages, 21 euros.

CE DROLE DE BEL AUJOURD'HUI

Pascal Dibie, auteur, ethnologue

Jacques en a vu la naissance, nous les voyons grandir, se multiplier, envahir nos vies... tous ces objets intelligents, qui désormais nous précèdent en terme de malséance, ont pris nos pouvoirs. Pouvoirs d'attention, pouvoirs de vision, pouvoirs de décision, pouvoirs de rencontre, pouvoirs de séduction... Je te porte, te transporte, te manipule, t'exhibe, t'adore deux jours et te remplace. Nouveauté ici, nouveauté là, quoi de neuf dans ce monde désormais sans ancien ? Rien, tout. Hier ? pas vu passer. Demain ? C'est aujourd'hui. C'est ce soir à minuit qu'il « sort ». Foule d'adeptes impatientes qui veulent posséder la chose le premier pour être vraiment au « top de la hi » ! (hi-tech). On court, on aime, on adore. On jette. On recherche, on reprend, plus jamais on ne s'éprend, ce n'est que de l'emballement. Dehors ? j'y suis même quand je suis dedans. Dedans ? Je suis tout le temps dehors. Quand ? Même ça c'est ringard, y'a plus lieu de poser la question, on est dedans, c'est ça le mouv, c'est tout de suite, y'a de l'avant un point c'est tout. L'après c'est fini. Parfois un petit after, mais c'est pour les cools. C'est quoi un cool ? C'est

mon pote. Le cool est celui qui, dans une tonalité insaisissable entre ironie et atonie visant à rallier les autres à sa désinvolture, manifeste des connivences sans agressivité et répugne à se plier à toute règle, enfreignant les lois qui lui paraissent absurdes. C'est aussi celui qui présente aux autres un moi négligent, pour ne pas dire son « ça », refusant de se heurter à quiconque. Des méchants cool, y'a plus que ça. Ils sont comme La technique, l'idée c'est de ne pas encombrer, pas déranger, pas surcharger, juste accompagner le mouvement, l'orientation, le désir, nous permettre d'aller juste là où on veut, pas ailleurs et ne pas oublier de se servir, évidemment. Alors il faut de la discipline, sinon l'objet renâcle, ne délivre rien, se ferme et, à refuser d'obéir, vous rend fou. Jacques l'avait perçu, « le virtuel est en train de construire jour après jour, image après image, un monde parallèle au nôtre » écrit-il, refusant de lâcher la proie du soleil pour l'ombre de l'ordinateur.

Et moi qui rêvait de « robot », cet animal tchèque à la carapace dure, qui bâti sa carrière à force d'obstination et de répétitions, venu de l'est pour nous soulager, que dis-je se substituer au travail forcé auxquels étaient soumis nombre de nos concitoyens. Et bien cette utopie communiste réussie est de plus en plus largement diffusée pour notre bonheur. Je dois avouer que je me suis entouré d'un peuple de machines presque intelligentes comme mon merveilleux et fidèle Roombat qui passe sous les lits sans se faire mal aux reins, contourne les pieds de fauteuils, s'arrête au bord du précipice à l'étage, appelle quand il est plein, va se recharger tout seul à sa source vive et fait autant de bruit dans la pièce d'à côté qu'une technicienne de surface -jadis nommée femme de ménage - trop robuste et peu économe de sa personne. J'aime cette présence électronique qui à chaque difficulté me rappelle dans un anglais incompréhensible et strident que la tâche est dure et que nous finirons tous poussière à force d'avaler tous ces moutons. Dernière nouvelle, on s'inquiète : « Les robots vont-ils tuer la classe moyenne ? » titrait le journal du dimanche du 26 octobre 2014. Voilà le spectre de la robotisation du monde qui resurgit avec cette interrogation eschatologique bien de notre temps. La crainte est de savoir si les robots assurant des tâches humaines permettront de dégager des gains de productivité suffisants et si la population soumise à une inactivité forcée pourra réellement en profiter ? (sic).

Aucune question sur le bonheur, sur la joie infinie de savoir ne rien faire avec application, de respecter les siestes, ce droit au « xaplossage » comme tu disais en grec comateux. Plus la moindre envie chez nos contemporains d'aller au cœur des choses ni de s'amuser de folies salutaires juste pour bousculer un peu les règles de ce qui nous cantonne. « Cantonniers de nos vies » répondais-tu quand nous décrivions nos vagabondages sur place et le rayonnement infrarouge des lucioles adultes qui se confondait avec le passage des Skylab, Spacelab, Saliout, Soyouz et autres Spoutnik pour le moins sidéraux... Regarder passer Roombat « on the sunny side of the street » de la modernité est beaucoup plus drôle que de compter combien cela ne me coûte pas de me passer de l'homme ou de la femme-moteur-animé responsable de mon ménage, autrement dit vive les robots. Mis en demeure ce sont nos nouvelles fées du logis.

Je laisse mon aspirateur s'épanouir dans ses chasses domestiques sous la conduite de son servo-moteur pour courir à mon Kenwood, autre anglo-saxon à mon service qui bat tout ce qui est battable, mixe même ce qui n'est pas mixable, hache l'indéchirable, essore à blanc et fait monter en neige toute albumine décoquée sur les sommets de la gastronomie. Avec sa teinte métallisée, ramassé dans un coin de la cuisine comme une citadelle Teutone, il a une allure gothique indéniable qui jure avec la subtilité des mets que j'en tire. A vivre avec lui j'ai gagné en assurance et en ambition culinaire. Certes il a la voix un peu rauque des bords de la forêt noire, le fouet très métallique et la turbine enroutée, mais ça ne dure que le temps de faire et ça évite bien des tours de poignet, de plus il ne vole pas (encore) mes recettes. Ici à la maison, c'est le seul assistant que l'on dénomme « Le robot ».

Te parlerai-je de ma « machine à pain » qui, au fond de ma campagne, m'a libéré du boulanger (qui de toute façon avait disparu du village depuis longtemps). Tout est prêt désormais : farine et levure sont déjà mélangés, l'eau est au robinet, trente secondes peut-être pour ouvrir le paquet. Choisir son numéro pour le temps de cuisson et trois heures plus tard se développe une maison odorante et une brioche dorée à faire pâlir les dessinateurs de conte de fée.

Il est un objet Jacques, que tu commenças à fréquenter toi aussi, et qui désormais nous fait exister bon gré mal an, bon an malheur, de gré ou de force et qui n'est pas donné quoiqu'il tombe pratiquement du ciel, le réseau des réseaux qui nous rend computable, réticulaire, discursif, abusif ; un objet qui nous a tiré de la photocopie fabuleuse, nous a fait remiser ce coursier fulgurant qu'était le fax que tu pratiquais avec art et qui, pour tout dire, ne me dit pas grand chose quoique je doive y passer : Internet. C'est le nouveau dragon. Un petit dragon de poche dont les langues de feu s'engendrent toute seules et nous désoudent du monde commun pour nous faire rentrer dans des mesures démesurées où désormais nous surfons tous outre-mesure : le cyberspace. La « toile arachnéenne à texture électronique » dont tu parlais est de plus en plus tendue, mais la devise que tu proposais sagement, « *surfuat nec mergitur* » peu écoutée. Sans que nous percevions le doux bruit d'un goulot, Google nous déverse trente trillions de documents sur lesquels chaque minute un milliard et demi d'internautes se penchent pour faire deux millions de requêtes, pendant qu'un autre milliard d'humains se saluent sur Facebook, que vingt millions de photos sont échangées et que deux cent cinquante millions de emails sont envoyés ! Si ça, ça n'engendre pas quelque chose, que penser alors ? Certes je ne suis qu'un « digital migrant » et loin d'être un « fandon » d'informatique mais rien ne dit que demain je ne serve pas un « mooc » et que mes amphes ne dépassent les cent mille étudiants en « streaming ». Je veux bien me faufiler dans un « rabbit hole » mais je crains de ne pas être un grand « tasker » - entends un forgeron d'Internet, déjà que je ne suis pas « youtubeur » du tout et que je suis plutôt à ranger du côté des « weirdos » (celui qui ne suit pas les tendances du moment). Enfin comme tout le monde aujourd'hui je vais boire à l' « open source » mais suis encore loin de pratiquer le « hashtag » - plus par méconnaissance que par envie.

Il faut que tu saches que nous sommes tous contaminés, que notre vie, notre pensée, nos activités sont désormais binaires. Un deux, c'est beau c'est pas beau, j'aime j'aime pas, je veux je veux pas, oui non. ça « résout » franchement et nos principaux guides sont les objets eux mêmes : ça marche ça marche pas. Appuyez une fois, deux fois, dites un, dites trente trois... Ce sont là nos sensations fortes : des petits bouts d'éléments qui accrochés les uns aux autres font finalement sens, mais toujours sens unique, on ne peut pas revenir, il faut recommencer. Binaires certainement mais au cœur d'une triangulation infernale entre manager managés et hyper connectés, le tout dans un au-delà dont plus personne n'est expert mais où, désormais tous internautes, nous naviguons sans fin jusqu'à ce qu'on invente de nouveaux ports où nous pourrions de temps en temps jeter l'ancre et nous déconnecter de cette immense clonerie ; juste le temps de nous dénarcissiser et comme tu le proposes de bourgeonner à nouveau, voir de redécouvrir la reproduction sexuée dont il n'est pas certain que tous les couples la pratiquent encore. Ce n'est pas que notre aujourd'hui manque d'intérêt Jacques, c'est plutôt qu'il est trop plein, trop riche de nouveautés mais très inconscient, et que l'*homo interactivus* dont tu rêvais semble un peu manquer de cœur et beaucoup de chair. L'entrée dans la grotte lumineuse n'est pas aisée à trouver tant elle nous fascine mais on y arrivera, c'est sûr, à moins que...(et nous sommes capable du pire !)

Pour revenir sur terre, J'ajouterai bien à mes fidèles machines quelques objets fantasques et indescriptibles, qui traînent à part égale dans mes tiroirs, comme le couteau, la pince à escargot bien connue sous nos latitudes, la salière éclairante à pile, le tire bouchon à explosion, le dénoyauteur de cerises, l'enfourneur de palourdes, la tasse à moustachu gaucher, l'expéditeur de grives, l'entonnoir à confiture et, dernier cri, le saladier pliable à lancement enfantin et à frein réglable. Avec tous ces aides mon aujourd'hui est plus drôle que beau peut-être mais il continue de m'attirer, mieux, à me tenir tant que je pourrai en rire.

Texte écrit à l'occasion de la parution du *Bel et Vivace aujourd'hui*

Jacques Lacarrière, passeur pour notre temps (extrait)

Florence.-Forsythe

Le souvenir le plus évocateur que j'ai de Jacques Lacarrière se déroule dans un studio d'enregistrement à France Culture. Ponctuel, attentif, joyeux, il s'était installé face au micro pour enregistrer une émission sur Sophocle. C'est Claude Mettra, producteur de l'émission Les Chemins de la connaissance, qui m'avait proposé de faire cette émission, en me disant que je devrais rencontrer un «jeune homme» qui avait écrit un livre sur Sophocle. Ma surprise fut d'abord le silence intérieur que gardait Jacques avant de s'exprimer. Et même s'il avait réalisé de nombreuses émissions, il se prêtait au jeu avec le respect et l'élégance de celui qui sait mais ne le montre pas. Puis je lui ai posé une première question, et soudain sa voix légèrement musicale s'est affirmée pour nous transporter loin, très loin, au siècle de Sophocle. Jacques Lacarrière avait le don d'éclairer l'Histoire d'une vision toute personnelle pour en faire ressortir ce qui peut, à travers les âges, nous concerner aujourd'hui.. C'est cette impression que je conserve de cet homme aux multiples curiosités qui se laissait traverser par tous les mouvements du monde, pour les avoir lui-même absorbés au fil de ses expériences. Il nous les transmettait avec bonheur, non seulement par ses livres, mais aussi par sa démarche, sa façon d'être un homme libre, de vivre librement la connaissance. En effet, il n'accumulait pas le savoir pour obtenir une gratification sociale ou la notoriété, mais dans un souci de partage. Son destin était ailleurs, comme en témoigne le rôle du hasard, dans lequel il percevait des signes tels de petits cailloux mis sur sa route... Cependant, aujourd'hui, connaît-on véritablement Jacques Lacarrière ? Deux de ses livres, *Chemin faisant*, publié en 1974, et *L'Été grec*, en 1976, le révélèrent au grand public. Leurs nombreuses rééditions et traductions de par le monde ont tendance à faire de lui le spécialiste de la Grèce et un marcheur invétéré. Mais Jacques Lacarrière est bien plus, et toute son oeuvre en témoigne. À la fois poète, écrivain, voyageur, marcheur, il se perçoit aussi comme un «oiseleur du temps», un «buveur d'horizon», un compagnon d'errance. Un «Orphée contemporain», ajoute Jean-Pierre Siméon, en prenant soin de préciser que Jacques aura «affirmé avec raison qu'il n'est de manque véritable que le vide d'un monde privé de poésie». De même, le poète Maurice Fontanel se souvient qu'il fut, dans les années 1970, un «repère» pour sa génération : «C'était un "chakra" pour nous, car on se cherchait au travers de l'Inde, de la Chine, du Japon et des peuples primitifs ; Jacques Lacarrière, lui, cherchait une voie... Mais il avait trouvé son chemin et en témoignait, ayant vécu une expérience concrète de libération. L'image que j'ai de lui est lumineuse, c'est une étoile.» Aujourd'hui, la nécessité de revenir vers la pensée libre, audacieuse,

généreuse de Jacques Lacarrière éclate, telle l'évidence. Son oeuvre, sa démarche, son regard lucide et scrutateur, avec lequel il est parvenu à nous faire voir le monde au-delà des apparences et des images illusives, sont des chemins qui peuvent nous éclairer. Oui, Jacques Lacarrière est un repère pour notre temps. Aussi, au fil de mes interrogations sur un être à la fois convivial et secret, aimant le partage, mais ne se dévoilant pas si aisément, c'est un chemin que j'ai moi-même parcouru, en allant à la rencontre de cet homme. Un ami dont je pensais connaître l'oeuvre et qui s'est révélé, au fil de l'écriture de ce livre, visionnaire dans ses multiples facettes.

Jacques Lacarrière, passeur pour notre temps, Le Passeur éditeur

Chemin faisant, en mémoire de Jacques Lacarrière

- Date de parution : 13 sept. 2015
- Auteur : [Jean-Louis Legalery](#)
- Support : [Bookclub](#)
- Rubrique : JL
-

Jacques Lacarrière, qui fut tour à tour homme de théâtre, journaliste, puis écrivain, est surtout connu comme spécialiste de la Grèce, pays auquel il a consacré beaucoup de son temps, de son énergie, de sa passion et la majeure partie de son oeuvre. Disparu en 2005, à l'aube de ses quatre-vingts ans, il aurait été un témoin privilégié et un défenseur acharné de la Grèce et des Grecs, dans les circonstances actuelles.

Jacques Lacarrière, qui fut tour à tour homme de théâtre, journaliste, puis écrivain, est surtout connu comme spécialiste de la Grèce, pays auquel il a consacré beaucoup de son temps, de son énergie, de sa passion et la majeure partie de son oeuvre. Disparu en 2005, à l'aube de ses quatre-vingts ans, il aurait été un témoin privilégié et un défenseur acharné de la Grèce et des Grecs, dans les circonstances actuelles. En août 1971, Jacques Lacarrière décida de faire en France ce qu'il avait si souvent fait en Grèce, marcher. Il partit donc à pied de Saverne, dans les Vosges, pour arriver en novembre à Leucate, dans les Corbières, en évitant soigneusement les routes, les grands axes, autant que possible, en privilégiant les chemins, les sentiers, les sentes et les layons, et en dormant tantôt chez l'habitant accueillant, tantôt à la belle étoile, tantôt dans des granges ou des auberges de fortune. Cette aventure singulière devint un livre, publié en 1974, aux éditions Fayard, sous le titre *Chemin Faisant, mille kilomètres à pied à travers la France d'aujourd'hui*, réédité en 1997 avec une post-face intitulée *La mémoire des routes*, compilation des échanges épistolaires faits entre temps entre l'auteur et les lecteurs assidus. Ce même ouvrage a été réédité en 2014, toujours chez Fayard.

Après avoir lu, relu maintes fois — et relu encore en cet été 2015 — on est tenté non seulement de conseiller vivement à qui ne connaît pas *Chemin Faisant* sa lecture dans les meilleurs délais, mais aussi de le classer dans la catégorie des chefs-d'oeuvre atypiques. Parti, comme il l'indique dans sa première préface, avec un bagage léger, le marcheur-écrivain explique : (1974 : III) ... *j'ai allégé mon sac à dos de tout ce qui m'est apparu inutile. J'ai donc éliminé la tente, trop lourde à porter, pour ne garder qu'un sac de couchage, suffisant pour les nuits sans pluie et les granges des fermes. Le reste ? Quelques vêtements de rechange, un peu de pharmacie, une*

torche électrique, un couteau, des provisions succinctes, un gros carnet de notes, des cartes d'état-major et une bouteille plate de whisky que par la suite j'emplis consciencieusement de rhum à chaque étape. On n'oubliera pas, dans cet inventaire insolite, l'imperméable acheté à Paris sous l'étiquette « dernier cri », expression désuète et décalée sur laquelle Lacarrière va ironiser tout au long de son chemin. Le but de l'écrivain était simple, voir, écouter les gens, les animaux et scruter les paysages. Le résultat est une merveille de fraternité, d'observations déroulées à travers un style magnifique — le talent de Jacques Lacarrière est connu et reconnu depuis fort longtemps — et des phrases ciselées et savoureuses qui conduisent à donner à cet ouvrage une place de choix dans une bibliothèque personnelle.

Entre autres exemples de son style, sa nuit passée dans une jasserie, dans la Haut Forez, à Pierre-sur-Haute, près d'Ambert, qui n'a rien d'une partie de plaisir mais qui est décrite avec un humour décapant : (1974 : 124) *Je suis allongé dans le grenier à foin, au-dessus de l'étable, tassé dans les herbes sèches. Par les fentes du plancher, montent le bruit des vaches ruminant, les niagaras de leurs urines, le plouf étouffé de leurs bouses et une odeur suffocante de purin. Toujours enthousiaste et chaleureux, Lacarrière ne sombre pas dans l'angélisme et avertit ses disciples potentiels : (1974 : 120) *Quiconque envisage une marche à pied à travers la France (ailleurs que sur des sommets dénudés, des forêts impénétrables ou des déserts perdus) doit savoir que son problème n° un ne sera ni la faim, ni la soif, ni la fatigue, ni les entorses, ni les marécages, ni les récifs à marée haute, ni la mort par épuisement dans les forêts, mais LES CHIENS. On n'imagine pas le nombre de chiens qu'il peut y avoir en France.* Cette opinion ne sera nullement atténuée au fil des kilomètres, au point que Lacarrière va rapidement s'équiper d'un solide bâton. D'autant que, dans sa traversée du Massif Central, sera évoquée la présence de loups, sujet tabou, et cette pérégrination — vocable approprié puisque pour l'auteur le pays natal lui demeurerait étranger — date de quarante-quatre ans !*

Le regard que Lacarrière pose sur la nature, sur les gens et sur les choses est tour à tour tendre et corrosif, comme l'est ce jugement hautement jubilatoire et sans appel sur les petits hôtels de province (à propos desquels il n'est pas sûr qu'il y ait eu une évolution majeure depuis 1971) : (1974 : 16) *Qui dira, chantera, psalmodiera jamais l'ennui des petits hôtels-pensions de province ? Petits hôtels avec leurs odeurs de chats incontinents, de poussière, d'encaustique rancie, de bouillon dix fois réchauffé, de poules au pot néolithiques. Avec leur lits en fer aux ressorts épuisés et maussades grinçant au moindre geste, leurs lavabos où l'eau chaude ne fonctionne jamais, où l'eau froide geint à travers des canalisations atteintes d'une artériosclérose irrémédiable.* Lacarrière constate, dépeint, décrit l'inexorable ennui d'adolescents et d'adultes jeunes et moins jeunes. En 1971, il n'y avait ni tablettes, ni portables, mais le triste café du village avec son incontournable « flipper », catalyseur du mal de vivre ou de la difficulté d'être. Au cours de son passage à Sacy, dans l'Yonne, son village d'adoption et celui de ses ancêtres, Lacarrière rend hommage à un natif célèbre de ce même village, Rétif de la Bretonne, dont il rapporte une conversation à la fois réaliste (et lugubre pour quiconque arrive dans cette tranche d'âge...) avec un vieillard : (1974 : 70) *Quelle chance vous avez, père Brasdargent, d'avoir vu tant de choses et de vous en souvenir ! ... Mon enfant n'envie pas mon sort ni ma vieillesse. Il y a quarante ans que j'ai perdu le dernier des amis de mon enfance et que je suis comme un étranger au sein de ma patrie et de ma famille : mes petits-enfants me considèrent comme un homme de l'autre monde.*

Partout où il passe, Jacques Lacarrière réfléchit sur ses semblables, sur l'origine des noms de lieux traversés, sur l'histoire. C'est une fresque magnifique, non dénuée de constatations amères, les graffitis racistes, le régionalisme, la frénésie de la chasse qui, dans la partie sud du pays, pousse à tirer sur tout ce qui vole ou tout ce qui va sur quatre pattes. Dans la post-face de 1997, un lecteur, marcheur lui aussi, regrette que, parmi tous les bruits de la nature qu'il a relatés avec son immense talent, il ait oublié de parler de la « plainte de l'animal esclave », une autre lectrice le gronde gentiment de façon rétrospective d'avoir, en novembre, emprunté des chemins (qu'elle connaît de toute évidence) dangereux parce qu'enneigés. Voilà résumé le sel de ce livre inclassable malgré tout, les liens souvent très forts, notamment dans des hameaux inaccessibles, créés avec les gens rencontrés et devenus des amis. Ne serait-ce que pour cela il faut s'aventurer dans *Chemin Faisant*, une aventure fraternelle et bucolique, qui n'a pris aucune ride.

Les Hommes sans Épaules (revue N° 40)

Jacques Lacarrière & les poètes grecs contemporains

Dossier établi par Claude Dauphin

« Ce très beau numéro est consacré à Jacques Lacarrière et à la poésie hellénique. Dans son éditorial, Christophe Dauphin nous rappelle que la Grèce et l'Arménie sont des terres de souffrance et de résistance dans lesquelles la poésie est irriguée par le sang perdu. »

"Il arrive à l'auditeur de radio de s'impatienter en écoutant l'énumération des offices de la moindre personnalité : « ainsi donc, vous êtes diplomate, voyageur, claveciniste à ses heures, parapatentiste, cuisinier, philosophe, écrivain & j'en passe... »

Mais, concernant Jacques Lacarrière, les dresseurs de liste peineraient à faire le tour de ses multiples talents ; « je suis pléthorique » aimait-il à dire. Comme l'illustre encore cet excellent dossier que *Les hommes sans épaules* consacrent, dix ans après sa mort, au poète « porteur de feu ».

Sujet en outre bienvenu pour redonner de la Grèce une autre image que celle de mendiant de l'Europe qui prévaut ces temps-ci. Dans l'introduction, citant Lacarrière, Christophe Dauphin rappelle que l'histoire de celle-ci n'a été « qu'une suite de combats pour sa libération, on y retrouve très souvent le poète au milieu même des combattants ».

S'ensuit une biographie économe et directe écrite par César Birène, que complète un florilège extrait du beau recueil paru en 2011 chez Seghers :

Les notices de Jacques Lacarrière font bien entendu partie du charme de cette publication, elles sont personnelles, tirées des rencontres et des amitiés que ce dernier a cultivées. Un passage consacré à Odysseas Elytis, « le buveur de soleil », en témoignera pour les autres : « Au cours d'un entretien que j'eus avec lui après sa parution, Elytis me confia qu'il avait écrit ce poème pour compenser l'injustice et la non-récompense dont le monde contemporain faisait preuve à l'égard des souffrances de son pays. Le titre, emprunté à un hymne byzantin très célèbre, peut se

traduire par Digne ou Loué soit — sous-entendu : ce monde. C'est un hymne à toutes les Grèce, l'ancienne, la byzantine, celle des guerres de l'Indépendance et celle d'aujourd'hui — qui, elle, sortait à peine de l'Occupation et de la guerre civile — ainsi qu'à ses traditions, ses paysages et surtout sa langue ».

Jacques Lacarrière, qui nous a quittés en 2005, « aventurier de l'esprit et l'un des meilleurs connaisseurs du monde antique et de la Méditerranée », rebelle précieux qui s'est toujours efforcé de transmettre ce qui est, témoigne, dans une œuvre multiple, du rayonnement permanent de la Grèce. Les poèmes choisis pour cet hommage sont d'une grande densité, souvent charnus pour mieux souligner l'esprit qui demeure.

Cinabre

Soleil emprisonné dans les macles du soir,

blessure d'où suinte le mercure,

tu dis l'ultime cri du sang avant qu'il ne se fige

la grande paix des cicatrices et la convalescence de la terre

A l'orée du pays fertile « Lapidaire », éditions Seghers/Laffont

Valérie Marin La Meslée

Entretien avec Jacques Lacarrière (extrait)

L'écrivain ne s'est jamais « désimpliqué du monde », contribuant à la plus chère de ses valeurs, la liberté, en faisant circuler les paroles de poètes emprisonnés. « *J'ai découvert, dans la Grèce d'après la guerre civile où je suis arrivé, une dimension de la poésie bien éloignée des grandes folies surréalistes de Saint-Sulpice et des cénacles parisiens ; dans ces pays soumis à la dictature, la poésie était encore considérée comme une arme. Quand j'ai commencé à traduire les poètes grecs, tous ceux que j'aimais, à part Seferis, étaient soit en prison, soit déportés dans les îles ; le cas de Yannis Ritsos reste pour moi exemplaire : au moment où il a été arrêté, Le Monde me donne une page entière et j'écris un texte intitulé "Yannis Ritsos, un poète grec emprisonné". A sa libération, alors que nous nous rencontrons pour la première fois, Ritsos se dirige vers sa bibliothèque, d'où il revient en me tendant deux paquets de cigarettes. A l'intérieur se trouvait mon article du Monde de 1969 que des amis, à Athènes, avaient découpé en très fines lanières et roulé sous forme de cigarettes pour qu'il puisse arriver jusqu'à lui en prison. Evidemment, cela m'a beaucoup touché, je n'avais jamais été lu dans ces conditions et cette histoire a changé radicalement ma façon de concevoir l'exercice de la poésie aux libertés un peu faciles et adolescentes de l'après-guerre. »*

La vie politique grecque lui est devenue beaucoup plus familière que la vie politique française et,

au-delà, celui qui a sillonné le Proche-Orient pendant cinquante ans déplore chaque jour davantage ce que lui renvoie l'actualité : « *Quand on parle des problèmes de la Turquie dans l'Europe, je me rends compte à quel point il manque aux hommes politiques d'avoir passé du temps dans une mosquée ou une medersa, de s'être perdus dans une ville égyptienne, syrienne ou turque dans la proximité des gens. La vérité de ces pays échappe complètement à ces conseillers qui ne sont que des robots savants fabriqués par des instituts, y compris les grandes écoles, complètement coupés de certaines réalités dont on voit bien, par le résultat, qu'elles sont non seulement négligées mais bafouées.* »

Et comment celui qui a fréquenté les mystiques, ces hommes « *ivres de Dieu* », regarde-t-il les extrêmes auxquels mènent les fanatismes de ce temps ? « *Je dois dire que ce qui me frappe le plus et qui reste complètement déconcertant dans les phénomènes modernes comme Al-Qaeda, et à quoi aucun stratège militaire n'a jamais pensé, c'est le fait que des gens posent des bombes parce qu'ils aiment la mort. On ne peut rien contre les suicidaires, et l'on n'imagine pas, en Occident, une école où l'on apprendrait aux gens à bien se suicider pour accéder directement au paradis. La croyance dans le paradis est une catastrophe, beaucoup plus dangereuse que la croyance dans l'enfer. L'enfer inciterait plutôt les gens à se tenir tranquilles, alors que le paradis les incite à y aller le plus vite possible. Mais ce qui se passe en Irak, notamment, s'est passé pour les martyrs chrétiens : au III^e siècle, une jeune fille issue d'une haute famille égyptienne se convertit au christianisme. C'est l'époque de Dioclétien et des grandes persécutions. Elle est condamnée (avec deux soeurs) à être jetée aux lions. En vertu de son origine noble, le responsable romain lui fait la faveur de la placer à la fin de la longue queue des martyrs. Mais là voilà qui s'impatiente : "Je veux être devant, tout de suite ! Tu me retardes sur le chemin du paradis." Je vous raconte l'histoire de sainte Catherine... Quand on arrive à conditionner l'esprit à ce degré-là, on atteint le comble du non-sens, il n'est pas d'arme contre ce non-sens-là.* »

Jacques Lacarrière, auquel le poète chilien Luis Mizon vient de consacrer une anthologie intitulée « *Le sacré bricolage de l'esprit* », ne croit quant à lui ni au paradis ni à l'enfer, et rend grâce à ses parents de l'avoir laissé grandir dans la liberté de croire ou de ne pas croire, sans devoir se défaire « *d'un catholicisme absurde et autoritaire* ». D'autre monde il n'en existe point pour lui : « *Un maître soufi ouzbek du XIII^e siècle condamné à mort et se moquant d'avoir la tête tranchée a dit : "Je ne suis fait ni pour ce monde ni pour l'autre." Comme formule de liberté, on ne trouve pas mieux ! Pour moi, je dirais que si je suis fait pour un monde, c'est celui où je suis, n'ayant pas le sentiment d'être fait pour un autre. Il n'est pas d'autre monde qui serait à côté du nôtre et que l'on ne verrait pas. L'invisible est dans ce monde même et si l'on ne voit pas les millions d'étoiles, c'est que nos yeux ne nous le permettent pas. Mais, avec un télescope, nous pouvons les voir ! Voilà pourquoi astrophysiciens et poètes se rapprochent de plus en plus, en montrant, chacun à sa façon, l'unité totale et profonde du vivant sous toutes ses formes : végétaux, minéraux, animaux, étoiles... tout a un fond commun.* » Et le poète de conclure : « *Un jour, sur un marché, un vendeur de quatre saisons m'a donné la plus éclairante des définitions de la poésie : lorsqu'un mot en rencontre un autre pour la première fois. Or il y a des milliers de mots qui attendent encore de se rencontrer !* »

Chemins faisant
Parutions 2008/2015



A l'orée du pays fertile, poèmes, éditions Seghers



« Cahiers Jacques Lacarrière » 1 et 2, éditions Christian Piro/Chemins faisant



« Cahiers Jacques Lacarrière » 3
éditions Michel Houdiard/Chemins faisant

Natures

Tous les textes sur la nature sont réunis dans ce volume

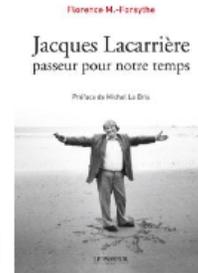
Textes sur la Grèce réunis dans «Bouquins »



Parution 2013, Laffont



Le poème de Yannis Ritsos, *Grécité* dans la belle traduction de Jacques Lacarrière, Bruno Doucey éditeur. *Ménologues*, poèmes de J.L. Cheyne éditions.



Parutions 2015, Le Passeur éditions

Tous les ouvrages de Jacques Lacarrière sont à *l'Or des étoiles* à Vézelay

www.cheminsfaisant.org chemins.faisant@yahoo.fr